

La Dépêche

Syndicat des professeures et des professeurs du collège Édouard-Montpetit (fneeq/csn)

Numéro spécial * En confinement - printemps 2020

SOMMAIRE

- 2 Babillard
- 3 Défis, pépins et entraide
V. Stanton
- 3 La licorne et les monstres
J.-C Brochu
- 4 Les stages à distance : sans
conséquence en Soins infirmiers?
J. Boudreau
- 5 La violence symbolique
M. Wright
- 6-7 Pensées de la nuit
D.Laferrière
- 8-9 Piloter des cours à distance à l'ÉNA
entrevue avec Marc Lalonde
- 10 Journal de confinement
N. Ethier

En confinement et à distance



Russel Lee, *Farmer adjusting mask to avoid dust in haying operations. Lake Dick Project, Arkansas, 1938*, photographie, coll. NYPL.

Tout un choc

Même si on voyait que la Chine avait imposé un confinement très strict dans la région de Wuhan, lieu de l'écllosion de la COVID-19, afin d'éliminer le coronavirus de son territoire, même si on voyait que la maladie s'étendait progressivement à l'Europe, à l'Amérique du Nord et ailleurs dans le monde, nous avons tous subi un choc quand le gouvernement du Québec a décidé le 13 mars dernier de fermer tous les établissements scolaires, du primaire à l'université, et a progressivement mis presque toute la société à l'arrêt, sauf les services essentiels. Seule la possibilité d'aller dehors pour prendre une marche a échappé à la consigne de ne pas quitter notre résidence, à moins que ce soit pour aller à l'épicerie, à la pharmacie ou à l'hôpital. Du jamais vu au Québec depuis très longtemps.

Notre confinement a débuté, pour la plupart d'entre nous, un peu comme des vacances puisque la direction nous demandait de ne pas donner de travail à nos étudiant.e.s durant la fermeture du cégep. Pour un certain nombre d'entre nous, nous avons découvert ou utilisé davantage la visioconférence, fait du workout, marché ou couru, lu des livres, joué d'un instrument ou mis en pratique d'autres talents artistiques, écouté des films ou des séries, alors que pour d'autres, il fallait s'occuper des enfants ou des parents.

Poursuite de la session à distance

Mais lorsque le ministre Roberge a annoncé que la session des cégeps allait se poursuivre à distance étant donné que la fermeture se prolongeait, la pause s'est brusquement terminée. Malgré la très grande réticence de plusieurs, étant donné l'impossibilité de se réunir en assemblée générale et de s'y opposer sous peine d'être déclaré en grève illégale, l'avion de l'enseignement à distance s'est mis à avancer avec un fort vent de face et plusieurs secousses. On le construit pendant qu'il avance, espérant qu'au bout de la piste on pourra décoller sans faire de crash. Heureusement, notre délégation à la Commission des études a réussi à gagner deux semaines supplémentaires pour pouvoir y arriver.

Malgré toutes les contraintes familiales vécues à la maison et l'isolement généralisé, nous avons dû faire ce que nous pensions être impossible, des stages, des laboratoires, de l'éducation physique à distance. La dynamique de groupe qui s'installe dans une classe, les réactions non verbales des étudiant.e.s, nous avons dû y renoncer en grande partie. Enseigner en s'enregistrant avec PowerPoint ou parler devant un écran où on ne voit que des pastilles avec les initiales de nos étudiant.e.s, c'est beaucoup moins stimulant qu'être devant une classe. On y perd beaucoup, même lorsqu'on peut avoir un véritable échange audio et vidéo avec un petit groupe ou une seule personne. Combien d'heures passées à modifier nos cours, tester des logiciels ou des plateformes? Combien de fois Omnivox, Léa, Moodle, Zoom, Teams ou d'autres plateformes ou logiciels sont tombés en panne?

Et l'évaluation à distance, quel casse-tête! Comment éviter les fraudes intellectuelles? Beaucoup de questions et peu de réponses. Soyez créatifs! Le ministère assouplit l'application du RREC et incite les collèges à assouplir aussi l'application de leur

Suite page 2 ►

Iconographie du numéro

La symbolique du masque

À M.C.B.

Et moi je suis l'âne qui porte les mystères.

Aristophane

Tout à coup, tout n'était plus
que considérations de masques.

Il fallait savoir,
il fallait compter,
à tout prix,
le nombre de masques.

C'était, dans cet objet, dans son symbole,
l'ultime question pour l'heure
de vie ou de mort.

Il fallait, par la bénédiction du masque,
recevoir l'insigne des esprits protecteurs.

Pour affronter (en soi)
les souffrances de la perte,
puis laisser doucement surgir (en soi)
l'énergie nourricière du nouveau printemps.

Pour enfin se dire et se laisser croire
que « ça va bien aller » parce que
germinal est sous l'influence des astres
et autres forces de la terre.

(Ne pas oublier que la terre
aussi est un astre.)

Alexis Desgagnés, Montréal
dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril 2020



Brassaï, de la série *La naissance du visage*, vers 1935-1950, coll. Centre Pompidou.

En confinement et à distance (suite)

PIEA, si bien que les balises habituelles deviennent floues. Que voudront dire les notes que nous donnerons à nos étudiants? Même si on n'a pas de réponse, on avance dans les nuages, sans voir devant nous, avec des instruments de navigation qui ne sont pas encore en fonction. Et c'est comme ça à tous les niveaux, du ministre jusqu'à la classe.

Témoigner de cette période extraordinaire

C'est dans ce contexte que l'équipe de rédaction du journal a lancé un appel à écrire pour témoigner de ce qui s'est passé et se passe encore dans notre cégep devenu virtuel et à dis-

tance ou dans notre société qui, après le choc du confinement, est maintenant sur le point de tenter un déconfinement progressif après sept semaines de pause. Voici une belle collection de textes de la part de profs qui proviennent de plusieurs domaines de formation différents. Nous tenons à remercier sincèrement les auteurs et les autrices de ces articles courts ou longs qui décrivent ce qui se passe, qui réfléchissent à des enjeux pour l'enseignement ou la société ou qui s'emparent des mots pour créer une émotion. C'est un début. Nous y reviendrons assurément dans nos prochains numéros réguliers. Bonne lecture!

Ce numéro a été réalisé sous la responsabilité des membres du Comité de rédaction du journal : Caroline Dawson, Richard Drolet, Catherine Elliott-Ledoux, Louis-Philippe Ménard, Yves Sabourin et Marie Wright. La mise en pages est de Sylvie Dubé. Les articles publiés ne représentent l'opinion que de leurs auteurs, y compris ceux signés par les membres du Comité de rédaction, à moins d'avis contraire.

Défis, pépins et entraide

Véronique Stanton | Coordinatrice du programme de Techniques d'éducatrices à l'enfance



Dans un secteur technique comme le nôtre, le plus grand défi rencontré concerne la mise en pratique des connaissances théoriques. En effet, comment transmettre un savoir-faire et un savoir-être alors qu'il ne nous est plus possible d'avoir accès aux enfants en milieux de garde?

Deux de nos stages sont affectés par cette réalité, dont notre stage final – qui n'avait même pas encore débuté – qui tient lieu d'épreuve-synthèse. Tout cela sans compter que bon nombre de cours exigent aussi une mise en pratique auprès d'enfants de 2 à 12 ans. Pour nous, une diplomation sans cette mise en pratique sur le terrain semblait impossible. Accepter un enseignement de compromis est un deuil encore difficile à intégrer.

L'autre défi rencontré, une fois le choc de notre nouvelle réalité absorbé, fut la capacité de chacun à se mobiliser afin que la session se poursuive. Anxiété, enfants à la maison, conjoints à l'extérieur, aidants naturels, inquiétudes financières (surtout

pour les précaires): voilà autant de réalités qui font qu'on fonctionne à vitesses variables.

Réviser les contenus, générer de nouveaux travaux, revoir la pondération, sans compter s'appropriant les TEAMS, ZOOM et autres plateformes du genre, y'a de quoi être envahi d'anxiété, même pour les plus zen d'entre nous!

Au final, je suis fière de ce nous avons réussi à produire en si peu de temps! Nos profs plus « technos » ont su soutenir celles qui, comme moi, partaient de loin. Les plus « solides » psychologiquement ont pris le temps d'offrir de l'aide aux collègues. L'expertise de certains profs face à des contenus a été mise au profit des autres. Et j'en passe. Bref, en tant que coordonnatrice, je vois un département créatif, solidaire et soucieux de la réussite de tous, collègues comme étudiants.

Notre devise québécoise n'aura jamais résonné autant « Je me souviens ». Et j'ajouterais « Je me souviendrai longtemps... du meilleur comme du pire ».

La licorne et les monstres

Jean-Claude Brochu | Littérature et français



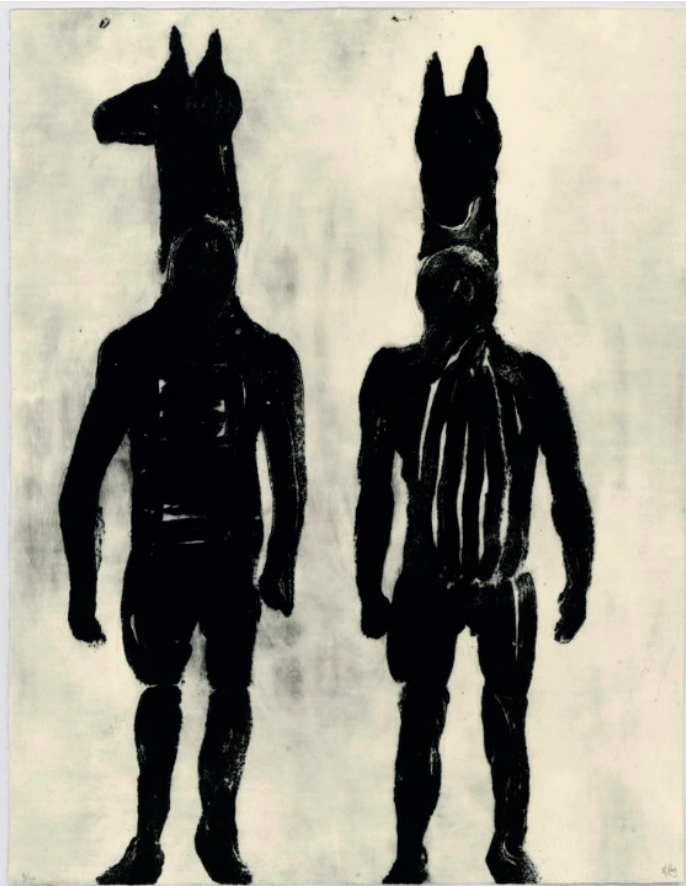
L'histoire se déroule à la fin de mars 2020, au pays du ministre Jean-François Roberge et de ses sbires : des directeurs généraux de cégeps, pour ne pas les nommer.

Une licorne gambade dans une rue et invite ses habitants à sortir de leur foyer, qui pour se munir d'un outillage technologique indispensable à l'enseignement à distance, qui pour récupérer les notes de cours utiles à la poursuite de ses études.

Pendant ce temps, aux fins de la présentation télévisuelle de ce pays fabuleux, le premier ministre Legault promène un monstre viral dans une rue parallèle – les deux droites ne se touchent pas, à l'infini, « distanciation sociale » oblige – en exhortant la population à rester confinée, sous peine de mort ou, pire, d'avoir des morts sur la conscience.

Près de là, un cyclope économiste affamé par les sondages menace de se nourrir de la prochaine convention collective des employés de la fonction publique si leurs dirigeants syndicaux n'acceptent pas de signer avec lui une entente à la va-vite.

Et dire que presque tout le Québec est alors « sur pause », en train de prendre « un p'tit verre de vin »! Comment ne pas tomber dans le cynisme devant une si grotesque fable?



Manuel Lau, *Masquerade #3*, 2009, gravure au carborundum, coll. BaNQ.



Les stages à distance : sans conséquence en Soins infirmiers?

Julie Boudreau | Soins infirmiers

Lorsqu'on nous a demandé, au début de l'urgence sanitaire, quels cours étaient impossibles à offrir à distance, il a été rapidement évident que cela était le cas pour les stages en soins infirmiers. Comment, en effet, superviser à distance une étudiante qui évalue la douleur chez un bébé de six mois ? Comment s'assurer à distance que la future infirmière applique les surveillances requises dans les bons délais après avoir administré une dose de morphine ? Comment guider à distance l'étudiante pour prioriser certains soins sous le coup du stress ?

Ce n'est pas de gaieté de cœur que nous avons cessé de nous rendre dans les milieux hospitaliers nécessaires à notre enseignement pratique. Bien qu'il soit très exigeant, cet enseignement direct est en effet essentiel. Il permet de s'assurer du développement des compétences attendues, incluant le fameux jugement clinique, de chacune des étudiantes qu'on diplôme et, ainsi, d'assurer la sécurité des futurs patients qu'elles auront à soigner au début de leur carrière.

Or, malgré nos réserves, la direction a quand même exigé de terminer les stages même si nous ne pouvions plus accéder aux hôpitaux avec nos étudiantes. Comme tous les autres profs des cégeps, nous nous sommes donc mises au travail, résignées à offrir les cours théoriques, les laboratoires et les stages à distance.

Il n'a pas été si simple d'adapter notre enseignement à cette nouvelle réalité des cours à distance. Il a fallu se familiariser rapidement avec Teams, Zoom et compagnie. En soins infirmiers, on prend davantage plaisir à manipuler le moniteur

cardiaque et le défibrillateur qu'une plate-forme pour déposer des examens. Bien que l'on puisse imaginer des situations fictives de cas clinique pour remplacer des stages, il demeure que dans la vraie vie, il y a toujours la « p'tite donnée » supplémentaire de ce patient-là, qui vient tromper l'infirmière en devenant et qui exige la supervision directe du professeur pour aiguiser le jugement clinique.

La plupart de nos étudiantes travaillent comme préposées aux bénéficiaires durant leurs études. On peut imaginer que dans le contexte actuel, elles ne doivent pas chômer et qu'elles peuvent ainsi aller chercher une expérience qui compense pour les stages qu'elles ne pourront faire. Toutefois, détrompez-vous en pensant que ce travail étudiant pourra remplacer les heures de stage qu'elles auront perdues. Bien que nos étudiantes les plus performantes puissent peaufiner certaines habiletés de la relation d'aide, le travail de préposée ne correspond en rien à la profession infirmière.

Les stages sont la pierre angulaire de notre programme. On manque déjà de temps dans l'actuel programme pour les préparer comme on le souhaiterait.

Nos étudiantes qui poursuivent leurs études cet automne pourront récupérer cette demi-session de stage en autant qu'on puisse retourner dans les hôpitaux. On s'inquiète toutefois pour nos finissantes qui, prêtes ou non, devront sauter pieds joints dans cette foutue pandémie. Et c'est avec une pointe d'inquiétude que nous les laisserons partir dans leurs nouveaux milieux de travail auprès d'infirmières épuisées. Laissez-nous douter de l'accueil qui les attend.



Conrad Poirier,
Hallowe'en.
Putting on
Mask. Renee
St. Jean, 1945,
photographie,
coll. BaNQ



Ça va ben aller... Nos anges-gardiens veillent sur nous.

Au début de la pandémie, je trouvais cute de voir des enfants dessiner des arcs-en-ciel porteurs d'un peu d'espoir. De quoi leur montrer qu'on n'affronte pas des problèmes en se roulant par terre. Je trouvais aussi cute que notre Premier Ministre prenne la peine, à chacune de ses interventions, de souligner l'importance du travail fait en première ligne, essentiellement par des femmes mal-payées ou sous-payées, qu'on appelle maintenant partout des anges-gardiens.

Aujourd'hui, j'en ai ras-le-bol. Parce que non, ça ne va pas bien. Et parce que si nos infirmières, préposées aux bénéficiaires, préposé.es à l'entretien ménager, cuisinier.es, personnel d'entretien, éducatrices, travailleuses et travailleurs du communautaire, commis, bref, tous ces gens qui sont sur la première ligne (je refuse les métaphores guerrières) étaient vraiment des anges, ils et elles n'auraient pas besoin de manger, de se vêtir, de vivre une vie de personne normale, quoi. Ils et elles seraient immatériel.les.

Avec de pauvres salaires, même une fois les primes accordées à certain.es, il est déjà difficile de bien vivre pour beaucoup de ces personnes. Or c'est comme si on découvrait aujourd'hui à quel point tous ces emplois sont mal payés et mal valorisés. Ça fait pourtant des décennies que tous ces gens le crient haut et fort :

« On est payés des misères pour faire des miracles ».

Mais bon, c'est maintenant qu'a lieu l'éveil collectif. C'est maintenant qu'on se rend compte à quel point ces petit.es employé.es sont essentiel.les. Que sans ces personnes, notre société ne peut plus fonctionner, ne peut plus prendre soin de tous ces déshérités de notre système. De ceux et celles qui n'ont pas la mondialisation heureuse. De ceux et celles, en fait, qui, par leurs faibles conditions de travail, permettent à cette mondialisation de s'épandre. Qui en sont la condition.

De se faire autant remercier, applaudir, n'empêche aucune de ces personnes de trouver qu'on lui fait une mauvaise blague. Hier, tout notre langage, notre imaginaire, nos perceptions, ramenaient ces gens à des personnes sans trop de prestige. Des gagne-petits. Aujourd'hui, on verse une larme en louant leur générosité, leur dévouement. Alors qu'il faut promettre 2500\$ par jour (le salaire d'un mois de travail pour beaucoup de personnes dans les CHSLD) pour convaincre la Fédération des médecins spécialistes qu'il est correct de déployer ses membres dans les CHSLD. Pire, on leur demande de « s'abaisser » à faire des tâches d'infirmières, qui elles-mêmes « s'abaisseront » à faire du travail de préposées, qui elles-mêmes « s'abaisseront » à faire de l'entretien ménager... Si ça, ce n'est pas de la violence symbolique...

Le message est clair : vous ne valez pas grand-chose en terme

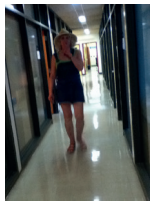
de prestige social, mesdames (car ce sont surtout des femmes, et même, ajouterai-je, en bonne partie des femmes immigrantes). Mais là, on a besoin de vous, alors on va louer votre bon cœur. Vous êtes teeeellllement fines, dévouées, pis toute! (étrange, toutes ces qualités que notre société accole systématiquement aux femmes).

Il est impératif que collectivement, nous repensions les cadres de rémunération pour prendre en compte l'utilité sociale des métiers. Comment se fait-il qu'on peut gagner 30 piasses de l'heure à faire des jobines sur un site d'exploitation qui fait exploser les GES mais qu'on gagne des pinottes à prendre soin des gens vulnérables?

J'enseigne souvent en techniques d'éducation à l'enfance. Et une grande partie de ma job est de leur faire prendre conscience de l'inadéquation entre la place symbolique que notre société leur accorde et leur importance réelle. Tous ces métiers dits du « care » sont très peu valorisés et pourtant... sans ces personnes dévouées, on le voit, on se retrouve très vite dans un chaos inhumain...



Shary Boyle et John Kurok, *Greek Tragedy*, 2016, 54 x 24 x 30 cm, porcelaine, photo: M.N. Hutchinson.



Pensées de la nuit

Daniel Laferrière | Philosophie

Longtemps je me suis couché de bonne heure. Dans le confinement, la différence du jour et de la nuit perd un peu sa signification.

La peste de Camus aurait gagné en popularité ces derniers temps. Moins connu, le *Journal du ghetto de Lodz* de David Sierakowiak, bien que relatif à des événements d'une portée bien différente, ne constituerait pas une lecture de moins d'intérêt (et comme dans *Le voyage d'Anna Blume* de Paul Auster, où l'on finit par brûler des livres pour pouvoir se chauffer, une partie des carnets de D. Sierakowiak a été, semble-t-il, utilisée comme moyen de chauffage, l'autre partie ayant été conservée grâce à la clémence de la température ou à cause de la mort de l'occupant du lieu).

Il y aura beaucoup à dire sur les conséquences et les dimensions économiques, sociales et politiques de cette crise. C'est la société entière qui a été mise sous ventilateur. La manne gouvernementale ne doit pas faire illusion : tout cela devra être remboursé sous une forme ou une autre et cela se fera, on peut l'anticiper, sous le signe de la solidarité. On aura découvert, pour ceux qui l'ignoraient, la modestie du salaire des uns dans le domaine de la santé; le train de vie de beaucoup se sera révélé reposer sur le crédit (ce que les statistiques disaient depuis longtemps). On a pu être témoin de gestes de générosité, d'actions de bénévolat; cela n'est pas à minimiser. Des étalages prestement vidés ont tout de même attesté, ici comme ailleurs, d'une forme adoucie de guerre de tous contre tous (tempérée dans certaines épiceries par le rationnement).

Mais un autre visage de notre monde n'est-il pas aussi apparu? Un petit vieux promenant son chien se fait vertement engueuler. À l'entrée de certains lieux, des agents de sécurité examinent silencieusement les clients avec des airs de douanier soupçonneux. Ailleurs ils posent avec gravité des questions sans aucun moyen de vérifier l'exactitude des réponses obtenues et pour lesquelles tout le monde connaît le « Sésame ouvre-toi ». Ailleurs on se promène nerveusement avec des walkie-talkie comme si on avait reçu des informations d'attentat terroriste imminent. Un client de supermarché qui a le malheur de revenir sur ses pas devient un « freak » qu'il importe de ramener à l'ordre. Le chef de police de Longueuil statue que deux amis discutant dans la rue à deux mètres de distance constituent un rassemblement illégal méritant une amende. La SQ doit prier les citoyens d'arrêter les dénonciations qui engorgent

inutilement les lignes téléphoniques. Par-delà le souci de la santé publique, on a l'impression que quiconque aspirait à exercer un pouvoir si minime soit-il sur son semblable, même dans les actions les plus anodines, a saisi l'occasion pour le faire. On croit voir se répandre une autre sorte de virus. Même notre docteur Arruda ne dédaigne pas nous faire savoir tout ce qu'il ne fait pas, ne veut pas faire parce qu'il n'en est pas là pour l'instant, mais qu'il pourrait faire dans un moment; les tartelettes portugaises ont un petit goût de Salazar.

Des voix timides se sont fait entendre, avec mille précautions et au risque de se faire accuser de ne penser basement qu'à ses RÉER, pour questionner la radicalité du remède prescrit. Les tragédies locales ont pris le devant de la scène et on a peu parlé de l'exemple suédois – ne faisant pas l'unanimité, il est vrai, même en Suède et dont on verra plus tard s'il constituait un égarement. Au Québec, chaque vie compte a souligné le docteur Arruda; cela est dans nos « valeurs québécoises ». Si chacun doit avoir la possibilité de bénéficier des services des soins intensifs, – on ne veut pas avoir à choisir entre les patients –, l'expérience montre non seulement que les soins intensifs ne sauvent pas tout le monde, mais même que la majorité des patients qui y sont admis y décède (1). Si on ajoute les facteurs de l'âge et de l'état général de santé, il semblerait que ces soins intensifs, de manière prévisible dans bien des cas, ne font que retarder un peu l'inévitable comme le reconnaissait un médecin britannique. Un monde où chaque vie compte est-il un monde où toutes les ressources doivent pouvoir être disponibles et tous les sacrifices être exigibles pour le prolongement de la vie?

Des mesures différentes auraient-elles empêché de sauver des vies qui pouvaient l'être? Si on avait concentré ses efforts sur les catégories et les lieux à risque sans paralyser la presque totalité de la société, aurait-on empêché des malades d'être soignés? Quand on considère la répartition de la mortalité selon les différents groupes d'âge, la très luthérienne Suède présente – pour l'instant – une répartition semblable à celle de la très catholique Italie : la population active ne s'y est pas vue plus affectée par l'absence de confinement.

Même en supposant le bien-fondé de toutes les mesures adoptées, on peut s'interroger sur l'enracinement des valeurs québécoises. S'il y a bien une valeur morale à s'imposer peines et sacrifices au nom d'un principe, cette valeur morale s'évapore lorsque chacun ne le fait qu'après avoir été amené à trembler pour sa propre vie et à estimer où se trouve



Auteur inconnu, [Masques anthropomorphes, dynastie Yi ou Choson, Corée-du-Sud], XVIIIe siècle, bois, textiles, peinture, coll. musée Guimet.

son intérêt. Combien de ces gens mis au chômage, acculés à la faillite et réduits maintenant à solliciter l'aide gouvernementale et divers accommodements financiers trouvent un réconfort et un apaisement à leurs soucis pour l'avenir dans la satisfaction morale du devoir accompli? Ces valeurs québécoises, semble-t-il, auraient du reste besoin de clarifications : si chaque vie compte, comment expliquer que la vie à naître puisse être interrompue alors que celle qui a sombré dans l'inconscience irréversible ne le pourrait pas? Les conservateurs fédéraux ont vite compris qu'il n'y avait pas beaucoup de votes à gagner au Québec en remettant en question le droit à l'avortement. Les « valeurs québécoises » demandent par ailleurs qu'on puisse « mourir dans la dignité »; cela n'empêche pas, – les médias en ont fait état ---, que bien des médecins se refusent pourtant à accorder l'aide médicale à mourir et à se mettre au service des « valeurs québécoises » : n'y a-t-il pas là quelque chose d'incongru? On dira que le médecin est aussi un individu avec sa conscience. Mais pourquoi cette conscience a-t-elle soudain la préséance sur les valeurs collectives? C'est encore avec sa conscience, et en accord avec la loi, que le médecin pourra faire de la mort cérébrale, et non de la mort cardiaque, la définition de la mort (2). Mais rien ne l'y oblige et ce sera avec sa conscience qu'il pourra choisir l'inverse. « Selon l'état actuel du droit, nous n'avons pas le choix : ce sont les médecins qui décident » (3). Il peut être parfois plus commode et moins délicat d'invoquer des valeurs collectives, nébuleuses et confuses, plutôt que sa conscience.

Il est trop tôt pour savoir quel scénario sera retenu pour le 15 août ou pour janvier 2021; un jour on parle de nécessité de mesures jusqu'en 2022, un jour d'un remède miracle disponible dès l'automne, et chaque jour d'une deuxième vague possible avec mutation du virus qui le rendrait plus agressif. Mais il faut tout de même déjà penser à ce que sera possiblement cette rentrée. Il semble à tout le moins que si elle se fait dans l'espace du collège, elle serait sous le signe de la distanciation sociale à maintenir.

Pythagore, dit-on, enseignait à ses disciples dissimulé par un rideau (pour des raisons strictement philosophiques toutefois); on pourrait certes s'en inspirer, mais comme il n'avait pas à voyager dans la 8, la 28 ou la 88, son modèle rencontre rapidement ses limites. Pythagore par ailleurs, pour autant qu'on sache, n'enseignait pas dans des locaux parfois bondés par jusqu'à 45 étudiants. La distanciation sociale aurait-elle été pour lui la quadrature du cercle? Il en serait possiblement arrivé à la conclusion de rendre obligatoire le port du masque (pour autant qu'il ne corresponde pas par ailleurs à un symbole religieux?)

On mettra peut-être de l'avant, à un certain stade du moins, la notion d'immunité de groupe; la vertu de la chose consisterait en ce qu'elle n'impliquerait aucune surcharge pour les services de santé et que les quelques personnes requérant des soins auraient la garantie, si nécessaire, d'un accès à un ventilateur donnant lui-même, en cas de survie, une probabilité de séquelles

permanentes, (et peut-être, en bonus, de transfert en CHSLD), et cela en plus des dommages neurologiques que le virus en lui-même apparaît pouvoir entraîner (4).

Dépendant des conditions d'enseignement et de la situation générale, les professeurs ne partageant pas exactement les mêmes préoccupations que le bon docteur Arruda pourraient-ils encore prendre un congé sans solde en raison de leur âge ou de leur état de santé? Certains d'entre eux pour qui la retraite approchait se demanderont peut-être même si celle-ci ne constituerait pas une option préférable,

Mais peut-on enfin, si on l'a déjà été, être encore sûr de quoi que ce soit? Presque plus rien ne paraît impossible. Les vies humaines et les collectivités ont souvent eu à se confronter à ce qui leur était irréprésentable et l'Histoire a largement montré à quoi les hommes pouvaient être prêts à se résigner ou à se soumettre. On entrevoit de combien peu il suffirait, par un amalgame de causes naturelles et de choix politiques, pour que le monde d'Anna Blume, ce monde socialement en décomposition mais paradoxalement régi par la loi et l'ordre, puisse se matérialiser, sans ailleurs et sans après.

- (1) <https://www.npr.org/sections/health-shots/2020/04/02/826105278/ventilators-are-no-panacea-for-critically-ill-covid-19-patients>
- (2) <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/565214/aide-medicale-a-mourir-avoir-le-droit-de-definir-sa-mort>
- (3) idem
- (4) <https://sante.journaldesfemmes.fr/fiches-maladies/2630069-covid-19-cerveau-coronavirus-atteinte-neurologique-lesion-cerebrale-encephalopathie/>



Auteur inconnu, [Masque de société (faces externe et interne), population Dan, Côte-d'Ivoire], avant 1977, bois, coll. musée du quai Branly.



Piloter des cours à distance à l'ÉNA : entrevue avec Marc Lalonde

Louis-Philippe Ménard | Biologie

Durant la rencontre de l'équipe de rédaction de La Dépêche, le sujet de la reprise de la session à distance a fait partie de toutes les idées d'articles proposées (sans surprise). Parmi les programmes offerts au cégep, nous avons eu une pensée toute particulière pour les défis auxquels font face les programmes techniques pour enseigner des savoir-faire à distance, entre autres, à l'ÉNA.

Marc Lalonde, coordonnateur des programmes à l'École nationale d'aérotechnique, a accepté ma demande d'entrevue pour voir comment s'est passée la reprise des cours à distance. J'aurais aimé faire comme des journalistes professionnels et rencontrer Marc dans un bar, resto ou café à la mode. Confinement oblige, la rencontre s'est faite sur Teams avec une tranche de vie privée comme arrière-plan.

Adaptation des cours à distance

Marc a admis que le premier réflexe à l'annonce de la reprise des cours a été de penser que ce serait impossible de donner plusieurs portions pratiques. Une fois le choc passé, les professeurs en sont venus à penser à un format à distance où l'on évalue plus la compréhension que la manipulation.

Par exemple, pour les cours d'avionique, les étudiants ont habituellement accès à des simulateurs de systèmes électroniques d'avion ou d'hélicoptère. Pour transformer leurs cours, les professeurs ont tourné des vidéos explicatives. La Direction des systèmes et technologies de l'information (Disti) a trouvé une méthode pour permettre aux étudiants de se brancher aux ordinateurs de l'ÉNA pour qu'ils aient accès à ces simulateurs. Ils peuvent ainsi faire des activités et pratiquer la résolution de problèmes. Le simulateur permet de reproduire certaines manipulations et les étudiants sont amenés à comprendre, expliquer et analyser les procédures.

Il y a eu également un travail de concertation pour l'accès aux manuels d'avion ou d'hélicoptère. Là encore, la Disti a accompli une tâche immense pour donner l'accès aux manuels pour les professeurs et les étudiants bien que certaines licences soient restrictives ou non disponibles. Une entente entre les départements de préenvol (discipline maîtresse en maintenance) et avionique a permis de prioriser l'accès à des manuels de certains appareils en particulier sur Omnivox. De cette manière, les professeurs de préenvol peuvent demander à leurs étudiants d'effectuer des recherches dans des manuels de maintenance, des catalogues de pièces, etc. Ceci permet de simuler les actions qu'un étudiant ferait s'il était présent au hangar dans le cadre d'un stage.

Du côté du département de propulseur, un banc d'essai virtuel permet de faire des tests et des vidéos produites dans le cadre de projets EESH fournissent des explications.

En génie aérospatial, le défi était de donner accès aux étudiants au logiciel *Catia*, un logiciel de modélisation très lourd pour faire des plans et dessins. Les ordinateurs personnels étant incapables de rouler ce genre de logiciel, un accès à distance a été mis en place pour les étudiants, un besoin qui n'a jamais existé auparavant.

De l'avis de Marc Lalonde, ça peut paraître surprenant d'un point de vue externe, mais, en général la poursuite de la session à distance a assez bien fonctionné. Les professeurs, au même titre que les étudiants, ont dû s'adapter à utiliser leurs ressources habituelles à distance. La collaboration avec la Disti a permis aux enseignants de tester différents modes de fonctionnement avant la reprise de la session.



Marc Lalonde devant un RB211

La situation exceptionnelle force à fouiller Internet pour trouver des vidéos formatives et accroît le partage d'informations entre collègues. Les professeurs poussent un peu plus loin les capacités et possibilités qu'offrent les simulateurs pour l'enseignement. Un constat s'impose : au retour à la normale, les professeurs vont probablement s'investir dans la création de capsules vidéo!

Pour ce qui est de la dextérité manuelle des étudiants, Marc souligne que le fait d'avoir passé la première moitié de la session avec les étudiants en présentiel a donné l'occasion aux professeurs de l'évaluer. La deuxième partie de la session portant plus sur des compétences d'analyse de fonctionnement ou de réparation, les professeurs peuvent évaluer à distance la réflexion des étudiants. L'objectif n'est pas de former spécifiquement sur un

modèle d'avion ou d'hélicoptère en particulier, mais de former des généralistes qui sont capables d'aller chercher l'information, de bien l'analyser et de la mettre en pratique.

Pour certaines notions plus difficiles à donner à distance pour les 1^{re} ou 2^e années, la collaboration entre les professeurs de l'ÉNA permettra de les rattraper dans le cours suivant. C'est l'avantage de travailler avec des cohortes relativement petites et avec des professeurs qui donnent plusieurs cours tout au long de la formation. Marc tient à souligner que ça fait longtemps qu'il y a une belle dynamique entre les départements à l'école et qu'elle a été particulièrement utile pour réorganiser la session à distance. Il ne parle pas uniquement des départements techniques, mais donne en exemple les départements de mathématique et de la formation générale qui ont participé à plusieurs rencontres virtuelles sur Zoom ou Teams pour collaborer à la reprise des cours.

Questionné à savoir si les journées d'encadrement avaient été utiles pour organiser la reprise de la session, Marc confirme que les questions techniques entourant l'accès aux manuels et aux ordinateurs de l'ÉNA ont pu être réglées durant cette période. Également, les journées d'encadrement ont permis aux professeurs de se familiariser avec de nouvelles façons de présenter la matière et de nouvelles plateformes d'évaluation. Si la reprise des cours avait eu lieu le 30 mars, certains cours pratiques n'auraient pas été en mesure de redémarrer avant quelques jours, voire des semaines.

Certification de Transports Canada

L'ÉNA a une entente avec Transports Canada qui fait en sorte que les heures que les étudiants passent en classe sont créditées en vue de l'obtention de la licence de technicien en entretien d'aéronefs et de technicien en avionique. Sans cette reconnaissance, les étudiants doivent allonger leur parcours de plusieurs mois et faire une série d'exams pour attester qu'un aéronef est en état de navigabilité. En présentant les plans de cours modifiés, l'ÉNA a pu démontrer à l'organisme fédéral que les étudiants faisaient l'équivalent des 19 mois habituels et la certification pour les étudiants finissants a été maintenue.

Impact de la pandémie sur le domaine de l'aviation

Les nouvelles concernant le trafic aérien et les images d'avions cloués au sol m'ont rappelé les jours qui ont suivi les attentats du 11 septembre 2001, une période qui a généré une baisse de la population étudiante à l'ÉNA. J'ai demandé à Marc s'il pensait que les événements actuels pourraient avoir un impact négatif sur la fréquentation de l'école.

Marc acquiesce qu'en suivant l'actualité, il est normal d'avoir des craintes. Il cite un article de l'Association internationale du transport aérien (IATA) datant du début avril qui estimait une perte financière représentant environ le double par rapport à 2001. En ce moment, il n'est pas possible de savoir quand les

voyages à l'international vont pouvoir reprendre et quel sera l'engouement pour le tourisme, surtout dans les pays fortement touchés par la COVID-19.

Du côté des manufacturiers en aviation, l'impact se fait moins sentir, mais il pourra être à retardement. Avant la pandémie, le marché vivait une grande pénurie de main-d'œuvre. À cause de cette conjoncture, on peut imaginer que si les activités ne venaient qu'à reprendre au ralenti, il ne devrait pas y avoir d'inquiétude pour l'employabilité des finissants.

Par contre, Marc évoque une inquiétude par rapport aux nouvelles inscriptions à l'ÉNA. Comme pour d'autres programmes au cégep, un nombre plus faible d'étudiants se sont inscrits au 1^{er} tour et, avec la fermeture des écoles secondaires, il n'est pas possible de faire la promotion des programmes en aéronautique ni de rassurer les parents ou futurs étudiants sur les possibilités d'emploi en aviation durant la crise actuelle. La population étudiante de l'ÉNA n'est jamais revenue au même niveau d'avant les attentats du 11 septembre, malgré que le trafic aérien soit en hausse depuis plusieurs années. Les difficultés vécues par Bombardier qui font les manchettes n'ont rien pour rassurer les étudiants, malgré le taux de placement de presque 100%.

Spectacle des Mûrs du son

Sur une note personnelle, je tiens à rappeler qu'un spectacle-bénéfice donné par le groupe *Les Mûrs du son* devait avoir lieu en avril au profit des activités étudiantes du Cégep/ÉNA. La dizaine de musiciens, dont Marc fait partie, avait préparé une prestation de plus de deux heures pour reprendre des pièces du groupe Pink Floyd.

Malheureusement, le spectacle a dû être annulé et le nombre de musiciens rend difficile une diffusion sur le web. Les billets achetés en ligne ont été remboursés et ceux qui ont été achetés à la coop le seront dès que l'accès au cégep sera permis. Marc espère que le spectacle pourrait être donné à l'automne ou l'hiver prochain. Ce n'est que partie remise!



Serge Lemoyne, *Dryden*, 1975, acrylique sur toile, 224 x 346 cm, coll. MBAM.

Journal de confinement

Nathalie Ethier | Littérature et français

Voici un exemple de journal de confinement produit par Nathalie Éthier pour son cours de Littérature 101 dans le cadre d'une production écrite en lien avec la lecture du livre *La mort d'Ivan Illitch* de Tolstoï

Montréal, 18 avril 2020

Le 19 avril 2020

Là où nous pensions cheminer vers un monde extérieur, nous atteindrons le centre de notre propre existence; là où nous pensions être seuls, nous serons avec le monde tout entier.

Joseph Campbell

Aujourd'hui, le père de Josée est mort. Je lui ai parlé au téléphone mais n'ai pas eu encore l'occasion de la voir pour lui offrir mes condoléances, je n'aime pas ce mot en pareilles circonstances, et pourtant, c'est celui qui convient. J'aimerais lui offrir des fleurs, ou peut-être, trouverai-je un autre cadeau de deuil à lui donner ?

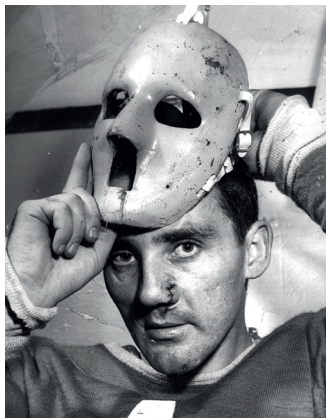
Ce n'est pas à cause du confinement.

Je pourrais attendre, au hasard d'une rue, de lui trouver un objet rien que pour elle. Les gens laissent des livres un peu partout ces jours-ci, et non plus seulement dans les maisonnettes prévues à cet effet. Certains ont débuté timidement leur vente de garage.

En marchant dans la rue cet après-midi, c'est un peu moins vrai quand j'emprunte les ruelles, j'ai eu l'impression d'exister à une autre époque. Aux temps des robes à crinoline¹ et de porter une large armature à partir des hanches, forçant les gens qui arrivent d'en face à m'éviter, à faire le tour, parfois, à descendre du trottoir. Elle doit faire au moins 1m80 de large ! C'est d'une élégance rare ces mouvements de foule en période de confinement.

Si tu étais avec moi, tu serais bien incapable de me tenir la main.

Que je porte une cage ou une crinoline imaginaire, je pense aussi aux lépreux du Moyen Âge, forcés d'agiter une cloche pour annoncer leur passage, et je n'éprouve sans doute rien de vraiment comparable à ce qu'ils devaient ressentir ; mais j'ai de vifs élans d'affection pour eux, en pleine rue.



Auteur inconnu, Jacques Plante enfilant son masque, 1959, photographie, Archives Le Soleil.

L'homme est un primate anxieux.

Je ne suis même pas sortie aujourd'hui. J'ai à peine mis le bout de mon nez dehors. Quand j'ai ouvert ma porte, au même moment, les cloches de l'église se sont mises à sonner ! Ça me rappelle les longs dimanches de mon enfance ou bien les longues journées d'ennui d'Ivan Illitch.

J'aime assez la discipline d'écriture que m'impose ce confinement.

Tolstoï, en bon autodidacte, s'est lui-même formé au contact de l'écriture de son journal intime. Je partage ces valeurs morales qui ont été les siennes tout au long de sa vie et je comprends qu'elles lui ont été révélées plus encore au moment de sa dépression, survenue avant la publication de *La Mort d'Ivan Illitch* (1886).

Comme son personnage, Tolstoï a vécu une épiphanie, une prise de conscience fulgurante qui l'a profondément révélé à lui-même vers l'âge de 50 ans.

Honnêteté, authenticité, lucidité. Qui est contre ? Ivan Illitch, c'est lui, c'est moi, c'est chacun d'entre nous.

Dès le début de la nouvelle, on voit Ivan Illitch, « étendu comme tous les morts ² ». Il n'avait que 45 ans. Il a cherché à être *comme il faut* ³, à « sauvegarder les apparences ⁴ », au lieu d'être lui-même et la mort l'a pris par surprise et lui a laissé bien peu de temps pour s'indigner contre sa vie d'avant.

On peut, dans la vie active, si vite oublier la mort, la fragilité de la vie humaine ? L'amour, les liens humains, les gestes tendres ? Comment est-ce possible ?

Plus encore, ce qui me touche, c'est ce regain de lucidité avant que la mort ne l'emporte : « Ivan Illitch s'efforçait de rétablir les circuits de sentiments qui, jadis, l'empêchaient de penser à la mort. ⁵ » Quelle phrase sublime...

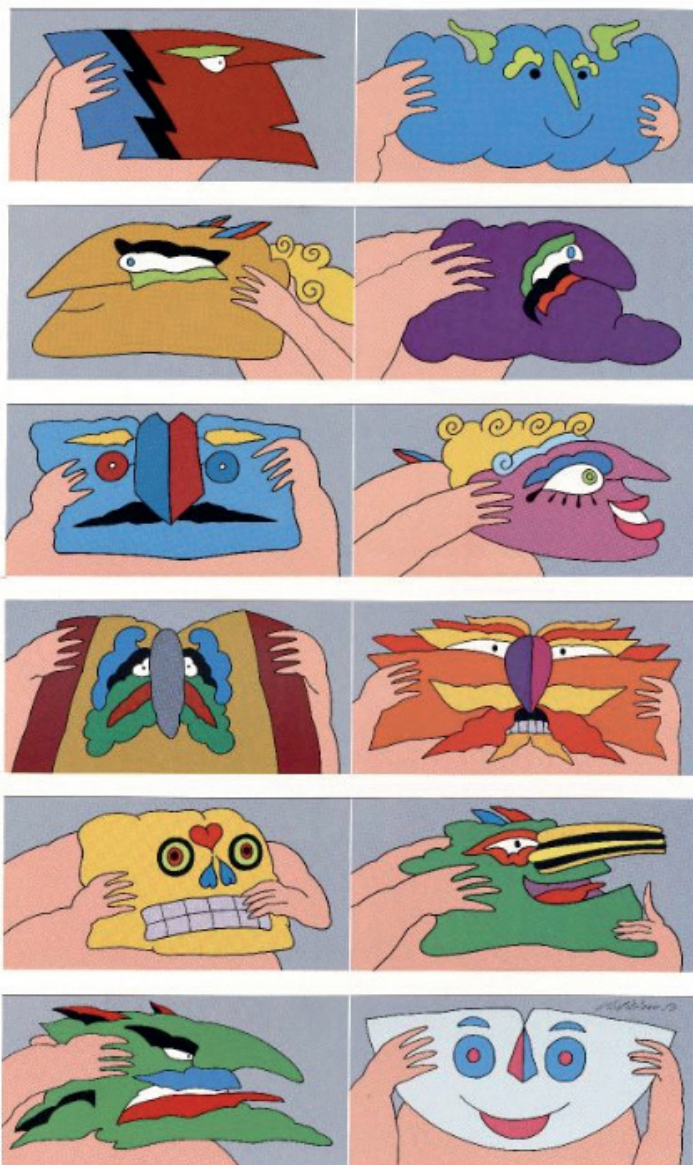
1. En France, la mode de la crinoline apparaît au début du XIX^e siècle. Lamartine publie ses *Méditations poétiques* en 1820. Elle se répand surtout sous le Second Empire, alors que Victor Hugo publie *Les Châtiments* (1853). C'est vers 1856 qu'a été inventé la crinoline métallique, « un appareil connu sous les différents noms de jupon squelette, cage, carcasse, ou jupe à cerceaux, [...] Il faut savoir que la mode de la crinoline touchait toutes les classes sociales pour la première fois dans l'Histoire, en partie grâce à sa production industrielle, à sa distribution massive et peu coûteuse, et aux publicités dans les journaux. » <http://www.lesromantiques.com/?a=669/La-Crinoline-et-autres-ropes-larges>, page consultée le 18 avril 2020.

2. TOLSTOÏ, Léon, *La mort d'Ivan Illitch*, Traduction de Michel-R. Hofmann, Le livre de poche, Paris, 2018, p.7.

3. Expression en français dans le texte de Tolstoï.

4. *Ibid.*, p. 17.

5. *Ibid.*, p. 57.hkjhk



Vittorio, *Personnages masqués*, s.d., affiche, 89 x 59 cm, coll. BaNQ.



Bravo les bons

Janick Morin | Cinéma

Il en va du syndicalisme comme il en va de la politique : ce sont les crises qui révèlent la vraie nature de nos officiers.

Durant la grève étudiante de 2012, j'ai eu la chance de côtoyer Richard et Denyse, qui ont tenu une barque qui tanguait violemment, secouée par une déferlante sociale excitant les esprits. Sans eux, je doute que nous aurions retrouvé la grande solidarité qui nous anime encore aujourd'hui.

C'est pourquoi il est important d'être reconnaissant envers notre équipe syndicale actuelle, qui veille au grain durant

cette crise sanitaire qui ne veut pas finir. Nous savons bien que les positions départementales diffèrent grandement sur la manière de reprendre les cours et qu'en coulisse, le ton monte et les nerfs sont à vifs. Mais le front reste uni et nous allons passer à travers.

Alors voilà : merci à Vanessa, France, Yves, Hugues, Didier et à notre présidente, Guylaine.

La gratitude est non seulement la plus grande des vertus, mais aussi la mère de toutes les autres. - Cicéron